Lucrèce Borgia, d'après les documents originaux et les correspondances contemporaines, par Grégorovius, traduit de l'allemand par Regnaud (Paris, 1877, 2 vol.). Lucrèce Borgia a été si souvent mise à la scène, elle a fait le sujet de tant de satires, de tant de romans, qu'il semble que tout a été dit sur elle. Cependant, un savant allemand, un historien, Grégorovius, vient à son tour instruire ce mystérieux procès. A force de vivre dans les souvenirs de Rome, de Florence et de Ferrare, à force de s'être fait en imagination le contemporain de la Renaissance italienne. Grégorovius a ressenti le pouvoir étrange de certains souvenirs, et peu à peu il a cédé à l'attrait, on pourrait dire à la fascination de certaines figures. Les Borgia l'ont tenté. Pourtant, il n'accepte pas la légende qui a rivé l'un à l'autre les trois personnages de cette famille damnée, Alexandre, César, Lucrèce, le père, le fils, la fille, et son livre n'a d'autre but que d'arracher de cette dernière à l'incantation maudite. Il la sépare des siens, il l'isole, il l'éloigne de la scène où la papauté s'ébat; il rêve et désire pour elle le recueillement, la retraite. Il veut se la représenter étrangère aux scandales, innocente des crimes de Rome et de Florence. Il ne lui reconnaît tout au plus que des fautes, et encore est-ce pour les lui pardonner. Grégorovius n'est pas le premier qui essaye cette réhabilitation. Roscoe et William Gilbert, en Angleterre; Cerri, Zucchetti et Casport, en Italie, avaient entrepris la même tâche, sans succès, il faut le reconnaître. L'historien allemand sera-t-il plus heureux? Parviendra-t-il à absoudre Lucrèce?

Grégorovius n'accepte pas les opinions toutes faites. Au lieu d'écouter le témoignage défavorable de l'Arétin, de Machiavel et de Guichardin, il s'est mis en quête de sources nouvelles et il a consulté les archives de Rome, de Florence, de Ferrare, de Modène, de Pesaro, de Mantoue et de Toutes les villes, en un mot, où Lucrèce avait vécu ou passé. A Venise, il a lu les lettres adressées par Lucrèce à celui qui devint le cardinal Bembo; enfin il a découvert au Capitole le registre de Camillo de Beneimbene, qui fut pendant longtemps le notaire et l'homme de confiance du pape Alexandre VI, qui n'avait pas de secrets pour lui. Il a eu ainsi en main les traités, contrats, actes juridiques des Borgia. « Il est assurément original, dit M. Coriolis dans le *Courrier littéraire*, que les Borgia aient pour historien leur notaire. Dans une race où les rapports de famille ont été compris d'une façon si particulière, invoquer le notaire, c'est un excellent trait de comédie, et le fils de maître Arouet s'en serait fort amusé. Grégorovius, lui, a parfaitement déchiffré le registre; il s'est fait tabellion à son tour. Et, merveilleux mirage de l'étude, fanatisme du papier inédit, croyance irrésistible «à ce qui est écrit, » travers les vieux parchemins du Capitole, il a « vu » une Lucrèce toute nouvelle, presque pure, presque chaste. C'est Faust qui, dans le miroir magique, voit Marguerite. Et à qui Lucrèce doit-elle cette prodigieuse métamorphose? Au bon Camillo de Beneimbene, au notaire de la famille, au scribe qui a parafé tous les actes. »

Grégorovius passe aisément condamnation sur Alexandre, sur César, sur tous les personnages mêlés à la vie de Lucrèce. Il ne prétend rien détruire de la légende en ce qui les concerne. Cette légende ne lui paraît être que la vérité. Le portrait qu'il trace d'Alexandre VI mérite d'être conservé. Espagnol, Borgia a dans ses veines le sang d'un Don Juan, au cœur la passion incessante et sans relâche. Beau, séduisant, les yeux noirs, la bouche sensuelle, il n'a, comme l'a dit un contemporain, Gaspard de Vérone, « qu'à jeter les yeux sur une femme pour l'enflammer d'amour d'une étrange manière et l'attirer à lui avec plus de puissance que l'aimant n'attire le fer. » Alors qu'il n'était pas encore pape, mais déjà revêtu de la pourpre, il se fait souvent rappeler à l'ordre, à la pudeur même par Pie II, qui lui reproche de courtiser les jeunes filles, d'envoyer des fruits et des vins à celles qu'il aime et de ne penser tout le jour qu'aux voluptés de toute espèce. Alexandre Borgia fait bon marché de l'état civil; certaines pièces du fameux registre capitolin constatent qu'en mainte circonstance il a reconnu, puis renié sur les mêmes enfants sa paternité; et, de même, rien n'est plus curieux que la facilité avec laquelle, pape, on père fit ce défit, nous et rompit à l'infini les fiançailles ou le mariage de sa fille. Quelle cour que celle de la curie romaine où cardinaux, évêques, princes, diplomates se pressent autour de celles que Venise appelait les *honesti meretrici*! Il y a trois femmes surtout, auprès d'Alexandre, auxquelles la destinée de Lucrèce a été associée et que Grégorovius n'a peut-être pas assez mises en lumière. L'une est la mère de notre héroïne, Vannozza Catanei, qui donna à Borgia trois enfants, Jean, César et Lucrèce. « Nul ne saura jamais, dit M. Coriolis, par quelle magie elle gagna et retint un amant tel que lui sien. En vain se demande-t-on si Vannozza eut la grâce ou si elle eut la force. Elle posséda avoir eu un grand art, celui de s'effacer. Peut-être aima-t-elle; et pourtant, comme l'fo du Corrège, elle aima dans un nuage, et le nuage a gardé son secret. Plus tard, au Vatican, elle ne se montra qu'au bras d'un mari, Georgas de Croce, d'abord, qui fut secrétaire apostolique auprès de Sixte IV; puis Carlo Canale, de Mantoue, qui fut camérier de plusieurs cardinaux. Ni l'une ni l'autre de ces unions ne resta stérile; mais elle ne se reconnut sans doute jamais qu'une famille : ses vrais enfants, c'étaient ceux d'Alexandre. » La seconde femme associée à la vie de Lucrèce, celle qui l'éleva, s'appelait Adriana Ursina Orsini. Son influence sur Borgia fut des plus grandes; elle en fut la confidente la plus intime, et c'est par elle qu'il connut Julie Farnèse, dont s'éprit sa vieillesse. « Madame Adrienne, » comme la nommaient les cardinaux et les ambassadeurs, s'empara de l'esprit, de l'âme de Lucrèce, son élève, et conduisit à mal l'un et l'autre. La troisième femme intimement liée à la destinée de Lucrèce fut cette Julie Farnèse dont nous venons de parler, courtisane sans cœur que Borgia ne craignit pas de donner à sa fille comme modèle. Auprès de telles femmes, Lucrèce ne pouvait que se perdre et s'adonner un à un à tous les vices. Grégorovius reste-t-il pas loin de croire qu'elle eut au contraire toutes les vertus. Voici par quels arguments il veut nous convaincre.

Le premier regarde ce que Lucrèce jeta sur la vie dut l'habituer à considérer comme naturelles des mœurs qui n'avaient pas de contrariteurs et qui étaient acceptées de tous. Fille d'un cardinal, elle voyait sa mère se marier à un époux choisi par l'amant, et son père voler à d'autres amours; elle voyait le Vatican peuplé de bâtards du sacré collège. Elle se disposa à vivre comme vivait le monde qu'elle avait sous les yeux. Le jour où, par l'entremise de Madame Adrienne, Julie Farnèse devint la maîtresse de son père, elle fit de Julie son amie, et en cela, d'après Grégorovius, elle ne fut, selon les idées de la Renaissance, que fille respectueuse et dévouée. Lucrèce accueillit avec la même déférence les projets de Borgia lorsqu'il parla de mariage. Elle accepta le fiancé qui lui était offert, Juan de Centelles, quitte à n'en pas refuser un autre dès que son père lui présenta, en secondes fiançailles, don Gaspard. Avec la même facilité que le père faisait et défaisait les contrats par-devant notaire, la fille tendait et retirait sa main. La encore elle se montrait docile et soumise. Fiancée deux fois, Lucrèce était, par sa mère alors que son père était devenu pape. Son premier mari fut Giovanni Sforza. En faisant à la maison des Borgia, Sforza prépara son pouvoir, et de même, en gagnant Sforza à sa cause, le pape se ménageait un utile auxiliaire. Des deux côtés, il y eut ambition et calcul, et Lucrèce fut que la soulte d'un échange. « Livrée à elle seule, dit Grégorovius, Lucrèce n'eût joué d'autre rôle que celui d'une femme aimable, perdue dans la masse confuse de la société au milieu de laquelle elle vivait; mais elle devint, aux mains de son père et de son frère, l'instrument et la victime de calculs politiques auxquels elle n'avait guère la force d'opposer la moindre résistance. » Un calcul l'avait unie à Sforza, un autre calcul la fit divorcer. Si nous en croyons Grégorovius, Lucrèce aurait, du moins, protégé son mari contre des desseins coupables; elle l'aurait même sauvé en assistant sa fuite. Puis elle alla se recueillir dans un couvent situé sur la voie Appienne, à San-Sisto, où elle apprit la mort de Jean Borgia, tué, sans nul doute, par son frère César. C'est le moment où les premières rumeurs circulent contre elle, où le mari divorcé laisse échapper de terribles soupçons. Grégorovius les écarte sans trop de preuves; il n'a pour Lucrèce qu'indulgence et compatissante sympathie. En tout cas, la retraite de Lucrèce ne fut pas de longue durée. Elle sortit du couvent pour épouser Alphonse de Naples, neveu du roi, lequel, dit l'historien, vint à Rome tristement, silencieusement, comme une victime destinée à la boucherie romaine. Au bout de six mois de mariage, Alphonse, menacé par la nouvelle politique suivie par le pape, prend la fuite et laisse sa femme enceinte de six mois. Elle reçoit, en guise de consolation, la régence de Spolète, où son mari la rejoint. Bientôt tous deux reviennent à Rome, et le malheureux Alphonse ne tarde pas à y succomber sous le poignard de César. » Pour qui se rappelle, dit M. Coriolis dans le *Courrier littéraire*, les soupçons qui avaient couru jadis au temps du premier divorce, lors du meurtre de Jean par son frère, il y a, dans cette série de crimes commis autour de Lucrèce et par la même main, une persistance qui effraye. Quand le crime a cette logique, quand il est dirigé sans cesse vers le même but et qu'il semble viser la même personne, il est malaisé de se défendre contre l'idée d'une complicité, d'une tolérance, d'une approbation possible. Mais non : Grégorovius, en avouant que le désespoir de Lucrèce ne paraît pas avoir été excessif, en s'étonnant qu'après de tels orages elle n'ait pas fait entendre une plainte, ne lui reconnaît que de la faiblesse, ou mieux, car l'expression est d'un exquis euphémisme, « sa » force ne dépassait pas la moyenne. » Et il ajoute qu'il serait insensé de blâmer la malheureuse parce qu'au moment le plus terrible de sa vie, elle ne s'est pas élevée à la hauteur d'une héroïne de tragédie. L'admirable défaite! » Lucrèce, veuve pour la seconde fois, se retira dans la solitude de Nepi, et ses larmes, si elle en versa, durent sécher assez vite, puisque, quelques mois après, elle épousait, en troisièmes noces, Alphonse d'Este, prince héritier de Ferrare. De cette union naquit une fille. Arrivent les jours sombres. Alexandre VI meurt. « Il avait, écrit le duc de Mantoue, fait un pacte avec le diable et lui avait acheté la papauté au prix de son âme. » César meurt à son tour, d'une blessure reçue au siége du château de Viana. Puis Lucrèce perd sa mère; enfin, elle meurt après avoir accouché d'un enfant mort-né, le 24 juin 1519. Elle avait trente-neuf ans.

Grégorovius dit de Lucrèce qu'elle fut bonne, aimable, légère et malheureuse. Il en fait une victime méconnue. Il se laisse attendrir par la beauté de ses yeux, et à ce regard il voit s'effacer toutes les taches qui en ternissaient la pureté. Dans une page particulièrement émue, il la compare à une des créatures les plus frêles et les plus innocentes de Shakspeare, à Imogène, et il l'appelle « fleur du mal. » Selon Grégorovius, Lucrèce a traversé le Vatican, entre Alexandre et César, sans qu'un baiser l'ait effleurée, sans qu'une goutte de sang ait souillé sa robe. Comme la sainte Marguerite du Sanzio, elle a passé intacte au milieu du carnage.

Quelque généreuse qu'elle soit, la tentative de Grégorovius nous paraît vaine. Sans doute, il a raison de croire que l'esprit humain mécontente le perspectiver de l'histoire. Il a raison quand il dit qu'au temps de la Renaissance un personnage tel que Lucrèce, fils de marbre, ne serait guère que des pareils. Dans un milieu où la vie se développait en toute liberté, sans frein, sans loi, sans repentir, sans remords, Lucrèce n'est pas pire que ses contemporains. Si Machiavel a pu absoudre César Borgia, qui condamnerait sa sœur? Si le *Prince* de Machiavel a passé, en ce temps, pour le manuel de l'homme d'Etat, pourquoi Lucrèce n'aurait-elle pas à sa manière, elle aussi, un exemplaire et un modèle? « Mais, dit avec raison M. Coriolis, le souvenir qui en auréole qui transforme tout. Il agit à la façon des romanciers qui attirent et concentrent tout l'intérêt sur une seule figure. En représentant la Renaissance, Lucrèce a voulu les contraires qui semblent devenir une sorte de type et de symbole. La grâce, la faiblesse, et jusqu'à cette insignifiance que le « tous les jours » apporte avec soi, tout a disparu; elle n'a plus été qu'un de ces noms dont la mythologie humaine a besoin pour désigner les impressions et pour garder la mémoire des siècles qui passent. Et si Lucrèce fut choisie pour ce rôle, elle le fut moins encore à elle-même qu'à sa race. La Renaissance est surtout le cri de guerre contre l'idéal chrétien et le retour à la vie païenne. De par cet instinct qui ne les trompe jamais, les hommes n'ont pas manqué de saisir l'ironie qui, à cette date précisément, plaça sur le trône apostolique un païen, un Pasne, Borgia, vicaire du Christ; si l'histoire est satanique, comme le veulent et Voltaire et Joseph de Maistre, saurait-elle l'être davantage? Dans cette famille diabolique, où chacun eut son masque de divinité profane, Lucrèce fut la Vénus belle et meurtrière qui, du même regard, aime et tue, maîtresse qu'elle est tout ensemble de l'amour et de la mort. Dans le nom de la fille du pape, un poète de Ferrare trouva le mot, *Lux, Retia*; la mère pour les yeux éblouis, piége pour le cœur et l'âme, oui, telle est bien l'éternelle déesse. »

Ces réserves faites, il ne nous coûte pas de reconnaître et de dire bien haut que la *Lucrèce Borgia* de Grégorovius est une étude remarquable, consciencieuse, pleine de documents pour la plupart ignorés et qui seront consultés avec fruit. C'est un écrit digne de Lucrèce, et l'on doit remercier M. Regnaud de l'avoir traduit dans un langage excellent, sans jamais s'écarter de la lettre même.

* **LUCS** (LES), bourg de France (Vendée), cant. de Poiré-sur-Vie, arrond. et à 22 kilom. N.-O. de La Roche-sur-Yon; pop. aggl., 488 hab. — pop. tot., 2,824 hab.

* **LUDE** (LE), petite ville de France (Sarthe), ch.-l. de cant., arrond. et à 22 kilom. S.-E. de La Flèche, sur la rive gauche du Loir; pop. aggl., 2,712 hab. — pop. tot., 3,791 hab.

* **LUDERS** (Alexandre - Nicolaiewitch comte), général russe.— Il est mort en 1874.

* **LUGNY**, bourg de France (Saône-et-Loire), ch.-l. de cant., arrond. et à 23 kilom. N. de Mâcon; pop. aggl., 610 hab. — pop. tot., 1,304 hab.

LUISAMMENT adv. (lui-za-man — rad. *luisant*). D'une manière luisante, avec éclat.

LUISANCE s. f. (lui-zan-se — rad. *luire*). Qualité de ce qui luit, éclat.

* **LUKASZEWICZ** (Joseph DE), historien polonais. — Il est mort à Torgoszyce en 1873.

LUKUGA, rivière de l'Afrique australe. V. LOUKOUGA, dans ce *Supplément*.

* **LUMBRES**, bourg de France (Pas de-Calais), ch.-l. de cant., arrond. et à 12 kilom. S.-O. de Saint-Omer, près de la rive gauche de l'Aa; pop. aggl., 913 hab. — pop. tot., 1,036 hab.

LUMEN s. f. (lu-mènn). Planète télescopique, découverte en 1875 par M. P. Henry.

* **LUMIÈRE** s. f. — Allus. littér. **Le dieu, poursuivant sa carrière, Versait des torrents de lumière Sur ses obscurs blasphémateurs.** Vers de Le Franc de Pompignan, dans son *Ode sur la mort de J.-B. Rousseau*. Le poète compare J.-B. Rousseau au soleil, que des blasphémateurs n'empêchent pas d'éclairer le monde; le mouvement lyrique est beau, mais la comparaison est forcée :

Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitants des déserts
Insulter de leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissants! fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

— C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière, Vers de Voltaire dans son épître à Catherine II :

Etres d'Apollon, de Thémis et de Mars,
Qui sur ton trône auguste as placé les beaux arts,
Qui penses en grand homme et qui permets qu'on pense;
Toi qu'on voit triompher du tyran de Byzance
Et des sots préjugés, tyrans plus odieux,
Prête à ma faible voix des sons mélodieux,
Anne fais qu'il s'éteint rends sa clarté première :
C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

Ce vers, plus juste sans doute au temps où écrivait Voltaire qu'il ne l'est à notre époque, est demeuré célèbre, et l'on y fait souvent allusion.

« Les douze députés du Nord ont l'honneur d'être tous ministériels. Ainsi, *ce n'est pas du Nord que nous vient la lumière.* »

BARTHÉLEMY et MÉRY.

* **LUMINAIS** (Évariste-Vital), peintre français. — Les derniers tableaux qu'il a exposés ce remarquable artiste sont : *Gaulois à son réveil*, *Brunehaut* (1874); le *Roi Morvan*, *Troupeau enlevé à l'ennemi* (1875); les *Suites d'un duel*, portrait de *Mme L...* (1876); *A toute volée*, *Un prisonnier en fuite* (1877), etc. M. Luminais a obtenu des médailles en 1852, 1855, 1857, 1861 et la croix de la Légion d'honneur en 1868.

LUMINARISTE s. m. (lu-mi-na-ri-ste — du lat. *lumen*, *luminis*, lumière). B.-arts. Peintre qui répand la lumière dans ses tableaux.

LUMINIÈRE adj. (lu-mi-ni-fe-re — du lat. *lumen*, *luminis*, lumière ; *fero*, je porte). Qui porte la lumière. Se dit quelquefois de l'éther, considéré comme transmettant la lumière par ses ondulations.

LUMINOSITÉ s. f. (lu-mi-no-zi-té — rad. *lumineux*). Qualité de ce qui est lumineux.

* **LUNAS**, bourg de France (Hérault), ch.-l. de cant., arrond. et à 12 kilom. S.-O. de Lodève, sur la Gravaison, près de l'Orb; pop. aggl., 747 hab. — pop. tot., 1,330 hab.

LUNATISME s. m. (lu-na-ti-sme). Art vétér. Ophthalmie périodique du cheval.

* **LUNE** s. f. — Encycl. Pour de nouveaux détails sur cet astre, v. SÉLÉNOGRAPHIE, au tome XIV du *Grand Dictionnaire*.

Lune rousse (LA), journal satirique illustré, fondé à Paris le 16 décembre 1876 et paraissant une fois par semaine. Nous avons dit dans le *Grand Dictionnaire*, tome VII, page 103, comment, la *Lune* supprimée, s'était créée l'*Eclipse*. A la mort de M. François Polo, qui avait donné à cette dernière publication un si grand et si légitime succès, *l'Eclipse* tomba aux mains inhabiles, plus préoccupées du lucre que de l'art. Le dessinateur attiré de cette feuille, qui s'était acquis un nom de bon aloi sous M. Polo, ne voulut pas se prêter aux caprices des nouveaux propriétaires, et, pour être maître chez lui, il fonda la *Lune rousse*. Il s'adjoignit comme collaborateurs MM. Maxime Rude, qui fut chargé du premier-Paris; Jean Richepin, qui fit la *Chronique du paré*; Ernest d'Hervilly, qui y publia plusieurs nouvelles. Gill lui-même donna dans la *Lune rousse* un feuilleton et plusieurs parodies des fables de La Fontaine sous ce titre : *Jean de La Fontaine rempaillé par Gill*. Plus tard, Marc Bayeux apporta son concours au journal et y fit paraître plusieurs poésies fortement goûtées du public. Adolphe Perrault, sous le pseudonyme de Cyrano, donna à la *Lune rousse*, sous la rubrique *Silhouettes lunaires*, une série de portraits d'hommes politiques. Enfin, divers collaborateurs, réunis sous la signature du *Clerc de la lune*, fournirent au journal une quantité de nouvelles à la main, d'anecdotes humoristiques, de mots spirituels, etc. Le principal attrait de la *Lune rousse* se trouva, comme il se trouve aujourd'hui encore, dans les dessins d'André Gill. Presque toutes les charges étaient politiques et, la plupart, fort dures aux hommes du gouvernement de combat, ce qui occasionna à la *Lune rousse* de nombreuses tracasseries de la part de la censure.

Les dessins et le texte de la *Lune rousse* ne sont pas exclusivement politiques. Le journal fait à l'art et à l'actualité la part qui leur revient. C'est ainsi que la *Lune rousse* a publié, à la plume et au crayon, les portraits de Febvre dans l'*Ami Frits*, de Coquelin aîné dans *Figaro*, de Daubray, des Bouffes, etc.

Lune sans miel (LA), comédie-vaudeville en trois actes, de MM. Varin et Delacour (théâtre du Palais-Royal, juillet 1877). « C'est, dit M. Francisque Sarcey, une fantaisie burlesque où se mêlent des souvenirs du *Chapeau de paille d'Italie* et de la *Sensitive*. Le jour même où Mlle Elisa Trémolin allait se marier, son fiancé a disparu. Elle l'attend quinze mois : pas de nouvelles! Elle se décide à épouser un jeune imbécile qui lui fait la cour. Le *oui* fatal n'est pas plus tôt prononcé à la mairie, que l'on voit reparaître le premier fiancé. Il est au désespoir, la jeune fiancée de même. Heureusement, toute cette histoire se passe en Belgique, où le divorce est admis. Mais on ne peut divorcer le soir, quand on s'est marié le matin. Il faut qu'il y ait quelques jours et quelques nuits d'intervalle. Que deviendra l'innocence de Mlle Elisa? Toute la pièce consiste dans les précautions que prend le mari en expectative pour écarter la solution funeste que lui ménage le mari en exercice. Vous voyez que c'est, à peu de chose près, le sujet de la *Sensitive*; il se soude à un début qui rappelle le *Chapeau de paille d'Italie*. Il y a des détails plaisants dans le second acte, qui est celui de la première nuit de noces. »

* **LUNÉ, ÉE** adj. — Se dit du bois affecté de lunure.

* **LUNEL**, ville de France (Hérault), ch.-l. de cant., arrond. et à 24 kilom. N.-E. de Montpellier; pop. aggl., 7,083 hab.—pop. tot., 8,315 hab.

* **LUNETTE** s. f. — *Lunette de la guillotine*, Trou par lequel passe la tête du condamné.

* **LUNÉVILLE**, ville de France (Meurthe-et-Moselle), ch.-l. d'arrond. et de deux cantons, sur la Vezouse, près de son confluent avec la Meurthe, à 30 kilom. S.-E. de Nancy; pop. aggl., 13,183 hab.— pop. tot., 16,041 hab. L'arrond. compte 8 cantons, 163 communes, 95,941 hab.

LUNIER (Ludger-Jules-Joseph), médecin français, né à Sorigny (Indre-et-Loire) en 1822. Après avoir terminé ses études au lycée Charlemagne, à Paris, il suivit les cours de l'Ecole de médecine et devint interne des hôpitaux, puis il passa son doctorat en 1849. De 1851 à 1854, il fut médecin en chef de s'aliénat à la maison de Bicêtre, puis il remplit les mêmes fonctions à l'asile d'aliénés de Blois. Il est membre d'un grand nombre de sociétés savantes, et il a publié des ouvrages importants, tant sur les questions de pure fantaisie (le *Piranèse*), d'une tournure assez originale, fit, en présence de M. Falguière, cette déclaration à des amis qui le complimentaient au sujet de cet ouvrage : « J'ai voulu prouver tout simplement que la sculpture n'était pas plus difficile que ça. » Désirant faire à cette vantardise la seule réponse qu'elle méritait, M. Falguière, rentré chez lui, se fit apporter une toile et y peignit ses *Lutteurs* : « Voyez, disait-il en riant à ceux qui s'étonnaient de le voir manier aussi vaillamment le pinceau, la peinture, ce n'est pas plus difficile que ça! » Ce qui est certain, c'est que la peinture de M. Falguière vaut mieux que la sculpture de M. Duran. « Les *Lutteurs* sont construits par un artiste qui possède à fond la science du nu, a dit M. Emile Cardon; la forme est admirable et d'une réalité étonnante; la couleur est saisissante par ses grandes oppositions de clairs et d'ombres; c'est du réalisme exécuté par un classique; c'est un dessinateur qui a fait de la couleur, c'est-à-dire accompli une alliance plus souvent rêvée que réalisée. M. Falguière a eu toutes les audaces, et il a triomphé comme triomphent les audacieux, quand, comme lui, ils sont préparés à la lutte par des études sérieuses. » M. Jules Claretie a fait un éloge non moins complet de ce tableau : « On a comparé, dit-il, les *Lutteurs* de Falguière à ceux que Courbet exposait il y a déjà nombre d'années; mais, chez Falguière, le dessin est autrement ferme, les musculatures sont traitées par un homme qui a l'habitude du nu et qui vit, depuis ses débuts, devant un *écorché*. Ces torses puissants, ces cuisses robustes, ces jarrets herculéens, M. Falguière les a modelés avec une rare énergie. Ce sont vraiment là des lutteurs dans toute leur magnificence brutale. Le peintre a enveloppé ses deux principales ou, pour mieux dire, ses deux seules figures dans une atmosphère rouge, et les spectateurs de l'arène athlétique sont peints avec une largeur de brosse qui confine à la pochade. Voilà le tableau pourtant est marqué comme au coin d'un véritable peintre; c'est un fier tempérament de coloriste que l'homme qui a si bravement et d'une façon si délibérée coupé ces lutteurs sur la toile. M. Falguière est, dit-on, enchanté de son succès, et il a vraiment raison de se montrer ainsi, car il a fait preuve d'un talent de palette presque égal à la puissance, à la virilité de son ciseau. » Le jury du Salon de 1875 a rendu des critiques : il a décerné une médaille à l'auteur du tableau que nous venons d'analyser.

Les *Lutteurs* ont été gravés à l'eau-forte par M. Achille Gilbert.

LUTZ s. m. (lutz). Petit os qui, selon les superstitions rabbiniques, sera comme le noyau autour duquel se rassembleront toutes les parties du corps humain quand Dieu ressuscitera les morts.

Luxembourg (FONTAINE DU). V. OBSERVATOIRE (fontaine de l'), dans ce *Supplément*.

* **LUXEUIL**, ville de France (Haute-Saône), ch.-l. de cant., arrond. et à 18 kilom. N.-O. de Lure, sur la rive droite du Breuchin; pop. aggl., 3,771 hab. — pop. tot., 4,162 hab.

* **LUZ**, bourg de France (Hautes-Pyrénées), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. S.-E. d'Argelès; pop. aggl., 1,091 hab.— pop. tot., 1,484 hab.

* **LUZARCHES**, bourg de France (Seine-et-Oise), ch.-l. de cant., arrond. et à 32 kilom. N.-E. de Pontoise; pop. aggl., 1,124 hab. — pop. tot., 1,350 hab.

* **LUZECH**, bourg de France (Lot), ch.-l. de cant., arrond. et à 18 kilom. O. de Cahors, dans une presqu'île formée par le Lot, au pied d'une montagne; pop. aggl., 1,290 hab. — pop. tot., 1,961 hab.

* **LUZETTE** s. f. — Bot. Vesce sauvage, dans l'Aunis.

* **LUZY**, petite ville de France (Nièvre), ch.-l. de cant., arrond. et à 37 kilom. S. de Château-Chinon, sur la rive droite de l'Haline; pop. aggl., 2,011 hab. — pop. tot., 2,668 hab.

LYCABAS, Tyrrhénien qui, s'étant exilé de sa patrie à la suite d'un meurtre, se fit maître et fut métamorphosé en dauphin par Bacchus.

LYCASTE. Crétois qui avait un commerce secret avec Eulimène, fille de Cydon et fiancée d'Aptéros, roi de Crète. Une révolte ayant éclaté, Cydon consulta l'oracle et reçut l'ordre d'immoler une vierge aux mânes des héros indigènes. Le sort étant tombé sur Eulimène, Lycaste crut la sauver en révélant son déshonneur. Mais elle n'en périt pas moins sous le couteau fatal, et Aptéros tua Lycaste.

LYCÉE s. m. — Encycl. Enseignem. Dans la liste des *lycées* de France que nous avons donnée au *Grand Dictionnaire*, un oubli nous a fait omettre le *lycée* de Tours.

Deux *lycées* de Paris, ayant changé de dénomination à la suite de la révolution du 4 septembre, ont repris leurs anciens noms après le 24 mai 1873; ce sont les *lycées* Louis-le-Grand (Descartes) et Henri IV (Corneille). Un troisième, l'ancien *lycée* Bonaparte, puis Condorcet, est aujourd'hui le *lycée* Fontanes.

Dans le *Grand Dictionnaire*, nous avons présenté la liste des *lycées* dans leur simple ordre alphabétique, sans indiquer à quelle catégorie ils appartiennent (il y en a quatre); c'est cette lacune que nous allons combler.

Hors classe.

LYCÉES DE PARIS ET DE VERSAILLES.
- Louis-le-Grand, avec une succursale à Vanves pour les classes élémentaires.
- Henri IV.
- Saint-Louis.
- Fontanes.
- Charlemagne.
- Versailles.

LYCÉES DES DÉPARTEMENTS.

1re *catégorie*.
- Bordeaux.
- Lyon.
- Marseille.
- Montpellier.
- Nancy.
- Rouen.
- Toulouse.

2e *catégorie*.
- Angoulême.
- Brest.
- Dijon.
- Douai.
- Lille.
- Nantes.

3e *catégorie*.
- Amiens.
- Angers.
- Besançon.
- Caen.
- Clermont.
- Grenoble.
- Havre (Le).
- Limoges.
- Nice.
- Nîmes.
- Orléans.
- Poitiers.
- Reims.
- Rennes.
- Saint-Quentin.
- Toulon.
- Tours.
- Troyes.

4e *catégorie*.
- Agen.
- Aibi.
- Alençon.
- Auch.
- Avignon.
- Bar-le-Duc.
- Bastia.
- Bourg.
- Bourges.
- Cahors.
- Carcassonne.
- Chambéry.
- Châteauroux.
- Chaumont.
- Coutances.
- Evreux.
- Laval.
- Lons-le-Saunier.
- Lorient.
- Mâcon.
- Mans (Le).
- Montauban.
- Mont-de-Marsan.
- Moulins.
- Nevers.
- Niort.
- Pau.
- Périgueux.
- Pontivy.
- Puy (Le).
- Rochelle (La).
- Roche-sur-Yon (La).
- Rodez.
- Saint-Brieuc.
- Saint-Etienne.
- Saint-Omer.
- Sens.
- Tarbes.
- Tournon.
- Vendôme.
- Vesoul.

LYCOPHRON, fils de Mastor. Il s'enfuit de Cythera, sa patrie, où il avait commis un meurtre, et il devint le compagnon d'Ajax, fils de Télamon. Il fut tué par Hector.

LYELL (sir Charles), célèbre géologue anglais. — Il est mort à Londres en 1875. Ce savant était membre correspondant de l'Académie des sciences de Paris, et il avait été nommé, en 1864, président de l'Association britannique des sciences.

LYFA s. f. (li-fa). Ecorce d'arbre avec laquelle on fait des cordes, en Arabie.

LYMPHADÉNITE s. f. (lain-fa-dé-ni-te — de *lymphe*, et de *adénite*). Pathol. Inflammation des glandes lymphatiques.

LYMPHADÉNOME s. m. (lain-fa-dé-no-me — de *lymphe*, et du gr. *adén*, glande). Pathol. Maladie caractérisée par une hypertrophie successive ou simultanée de toutes les glandes ou des ganglions lymphatiques.

LYMPHANGIECTASIE s. f. (lain-fan-ji-èk-ta-zi — de *lymphe*, et du gr. *aggeion*, vaisseau ; *ektasis*, dilatation). Pathol. Varice lymphatique.

LYMPHANGIOME s. m. (lain-fan-ji-o-me). Pathol. Tumeur des vaisseaux lymphatiques.

LYMPHANGIOMATOCÈLE s. f. (lain-fan-ji-o-ma-to-sè-le — de *lymphatique*, et du gr. *kélé*, tumeur). Pathol. Tumeur formée par accumulation de la lymphe ou par épanchement.

LYMPHOÏDE adj. (lain-fo-i-de — de *lymphe*, et du gr. *eidos*, forme). Anat. Qui ressemble à la lymphe ou aux glandes lymphatiques.

LYMPHOME s. m. (lain-fo-me — rad. *lymphe*). Pathol. Tumeur lymphatique.

LYNCIDES, nom patronymique des descendants de Lyncée.

* **LYON**, ville de France (Rhône), ch.-l. du département et de 8 cantons, au confluent du Rhône et de la Saône, à 512 kilom. S.-E. de Paris, la plus importante ville de France après la capitale; pop. aggl., 301,393 hab.— pop. tot., 342,815 hab. L'arrond. compte 19 cant., 132 comm., 530,128 hab. Lyon est le quartier général du 14e corps d'armée; mais Grenoble est le chef-lieu de la 14e région, dans laquelle sont compris seulement le 13e, le 9e, le 3e et le 6e arrondissement de Lyon; le 4e et le 5e arrondissement font partie du 7e corps. Les ponts de Lyon sont, sur la Saône : les ponts suspendus de la Gare et du Port-Mouton; le pont de Serin; la passerelle Saint-Vincent; le pont suspendu de la Feuillée ou de la Boucherie-des-Terreaux; le pont de Nemours, ainsi nommé parce que le duc de Nemours en posa la première pierre en 1843; le pont du Palais-de-Justice; le pont de l'Archevêché ou pont Tilsitt, regardé comme le plus beau pont de Lyon; le pont d'Ainay; le pont du Midi; le pont du Chemin-de-Fer; — sur le Rhône : le pont Saint-Clair; le pont Morand; la passerelle du Collége; le pont de La Fayette ou du Concert; la passerelle de l'Hôtel-Dieu; le pont de la Guillotière; le pont du Midi; le pont du Chemin-de-Fer. Parmi les places dont nous avons donné l'énumération, nous avons distingué à tort la place des Terreaux de celle de l'Hôtel-de-Ville; ces deux noms ne désignent qu'une seule et même place.

Par une loi du 8 décembre 1874, Lyon a été doté d'une Faculté mixte de médecine et de pharmacie. En application de cette loi, un décret du 24 avril 1877 a constitué l'enseignement de cette Faculté de la manière suivante :

« Article 1er. L'enseignement de la Faculté